Valencien alambor "bigarade" : histoire d'un nom de plantes hispano-arabe

Autor(en): **Steiger, Arnald**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **19 (1955)**

Heft 75-76

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399196

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VALENCIEN *ALAMBOR* 'BIGARADE'

HISTOIRE D'UN NOM DE PLANTES HISPANO-ARABE

Parmi les phénomènes lexicologiques, la flore populaire mérite au plus haut degré l'attention du linguiste. Le vocabulaire botanique des langues romanes en général et de l'hispano-roman en particulier comporte ceci de remarquable qu'à côté de l'ancien fonds autochtone, il présente dans une large mesure des éléments de type migrateur qui rayonnent d'un bout de la Méditerranée à l'autre. Le moyen âge est caractérisé par l'apport d'un curieux mélange de noms de plantes consacrés surtout à des légumes, à des arbres cultivés et au vocabulaire technique de l'herboristerie et de la droguerie arabes qui reflètent les faits de civilisation orientale. Ce sont des emprunts faits à l'arabe, au persan ou aux anciennes langues de civilisation, plus ou moins assimilés à la structure phonétique et morphologique de la langue arabe.

Or, le squelette consonantique de l'arabe garde un aspect archaïque, mais ne demeure intact que dans la mesure même où il n'y a pas eu d'altérations phonétiques dans le développement particulier d'un parler local et où l'articulation d'un phonème n'est pas sujette à des transformations dues au contact d'une population étrangère. Dans l'ensemble, c'est le cas de l'Espagne musulmane. L'une des forces du monde hispano-arabe est venue de ce que les deux civilisations qui se sont rencontrées, se sont, avec souplesse, réciproquement assimilé grand nombre de faits linguistiques. Ce qu'il convient d'étudier, à l'aide de toutes les données dont on dispose, c'est la structure vivante, la variété riche et nuancée de l'arabisme. Ces immigrants doivent nous tenir à cœur dans l'ordre de la vie matérielle et sociale : autant qu'aux faits historiques, ils tiennent à la psychologie collective et aux phénomènes sociaux.

Ceci posé, on ne peut plus se borner au jeu normal des correspondances phonétiques; il faut s'émanciper des hypothèses imaginées à plaisir

et des procédés traditionnels trop étroits pour l'étude d'un sujet aussi varié et aussi complexe que l'irradiation et la pénétration de l'élément oriental dans les langues de la Méditerranée occidentale. Dans ce domaine, les transformations ont été parfois si profondes et souvent de caractère si populaire, c'est-à-dire dissociées par des accidents phonétiques relevant déjà des parlers arabes que bien des mots ne s'expliquent plus facilement au premier abord; mais la notion qu'ils évoquent peut suggérer des rapports sémantiques qu'il serait dangereux de négliger.

L'historien qui s'occupe de problèmes d'étymologie arabe est presque toujours amené à opérer avec un ensemble complexe de parlers populaires et à recourir aux textes et aux lexicographes indigènes qui, seuls, peuvent lui faire éviter des formules simplistes et dérisoires. Il s'agit d'élucider les faits historiques en les déterminant par un examen serré des témoignages sur les origines d'un mot. A défaut de documents positifs, la lumière projetée par les procédés comparatifs peut y suppléer; mais alors il faudra que les données sur lesquelles on s'appuie, soient soumises à une critique minutieuse, les conclusions qu'on en tire si évidemment solides que dès l'abord les résultats soient acquis à la science; et cela grâce à un système de faits rigoureusement agencé et cohérent où tout se tient : l'ampleur de l'information, la rigueur de l'exposé, le sens de la réalité, l'acuité de la vision combinatoire, la précision des conclusions et l'entière indépendance de l'esprit.

Tels étaient les dons et les mérites du grand linguiste que nous venons d'avoir le chagrin de perdre et à la mémoire duquel est dédié cet essai étymologique.

Je vais essayer d'esquisser, à titre de spécimen, l'histoire d'un mot et d'en marquer quelques moments décisifs. Soit le nom d'un cédrat : *alambor*, qui met en lumière des faits intéressants dont le plus notable est d'ordre sémantique.

Les sens différents qu'a reçus ce mot en espagnol ne sont pas propres à donner une impression de cohérence et d'harmonie sémantiques; et c'est ainsi que toute recherche concernant son étymologie se ramène en dernière analyse au problème de déterminer les rapports que ces sens soutiennent entre eux et d'en dégager les éléments disparates, employés dans un sens spécial qui ne saurait se réclamer de la même origine : les coïncidences phonétiques sont alors évidemment fortuites. A examiner la différence de sens dans le mot *alambor*, on aperçoit sans grand effort que son contenu sémantique se distribue en plusieurs groupes assez nets

dont l'un appartient sensiblement à la même région (Alicante, Valencia, Catalogne). Aussi n'examinerai-je ici que le terme de botanique *alambor* qui concorde bien avec l'habitat d'un emprunt arabe pénétré dans les parlers méditerranéens de l'Espagne. Telle est bien l'opinion traditionnelle, mais on n'a jamais tenté de la soumettre à une interprétation systématique. Dans son *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* I (Bern, 1955), M. J. Coromines n'a pas non plus tiré parti des témoignages précis du lexique arabe pour les mettre d'accord avec les données historiques. Maintenant, quels sont les résultats de notre petit travail ?

L'historique du mot *alambor* que nous sommes à même de réunir, ne remonte pas au delà du XVIII[e] siècle. Aux dates enregistrées par M. Coromines : Sanelo ; Ros (*alombor*), il faut ajouter celle de J. A. Valcárcel, *Agricultura general*, Valencia, 1765-1795, citée par Colmeiro, I, 522. Il s'agit de *Citrus vulgaris* Risso, var. *macrocarpa* Reichb. (syn. *Citrus aurantium*, var. *amara* L.). Notre nom vulgaire est synonyme de *(a)zamboa, acimbo(g)a* (< ar. *zanbūz*[1]) et de *toronja* (*toronxa, toroncha*), cat. *taronja*, qui à l'instar de *nāraŋ̆*, est une forme arabisée du persan *turuŋ̆* (< sanscrit *mātuluṅga*; Laufer, *Sino-Iranica*, p. 301)[2]. Il semble donc

1. Voir ci-dessous, p. 240.

2. Nous signalerons ici un petit problème étymologique qui n'a pas encore été mis en lumière : c'est l'explication de l'esp. *toronja*, cat. *taronja*. Ces formes ne se relient pas directement à l'arabe classique *'utruğğ*, et celui-ci ne se ramène pas immédiatement au persan *turuŋ̆* : en réalité, c'est un emprunt fait à l'araméen (cf. S. Fraenkel, *Die aramäischen Fremdwörter*, p. 139). L'aram. *'atrōggā*, *'aṭroggā*, anc. syr. *'aṭrūgā*, hébr. *'eṭrōg* paraissent avoir désigné le *Citrus medica* L. Le philologue arabe al-Kisā'ī († 805) mentionne déjà une forme populaire *'utruŋ̆*, et J. Loew (*Die Flora der Juden*, III, p. 280) rapporte une forme analogue de l'araméen : " Wer *atrunga* sagt, ist ein affektierter Sonderling. Entweder *eṭrōg* wie die Rabbinen die Frucht nennen, oder *aṭroggā*, wie das Volk sagt ". Mais il est probable aussi que la forme *turuŋ̆*, emprunt postérieur qui remonte directement au persan, a été employée pour représenter le cédrat *Citrus vulgaris* Risso. C'est la forme vulgaire attestée en hispanique (*Vocabulista*, s. *citrinum pomum*) et en marocain : *'utruğğ*, c'est *at-turuŋ̆* » (H.-P.-J. Renaud et G. Colin, *Tuḥfat al-Aḥbāb*, Glossaire de la matière médicale marocaine, nr. 21). La confusion entre les deux formes reste encore bien manifeste dans les transcriptions du moyen âge : Sérapion *atroj*, Avicenna *alatrungi, atrugi, atrungi*; voir C. Dubler, *La Materia médica de Dioscórides*, I, p. 120. Rappelons encore qu'un autre nom de plantes se rattache à la même racine. C'est *Melissa officinalis* L., ar. *turuŋ̆ān* dont la forme est bien attestée en andalou ; cf. M. Asín, *Glosario de voces romances registradas por un botánico anónimo hispano-musulmán (siglos XI-XII)*, nr. 270 ; *Un glossaire de matière médicale de Maïmonide*, éd. et trad. p. M. Meyerhof, *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, t. XLI, Le Caire, 1940, nr. 40 : « On l'appelle en Égypte

bien que le nom du bigaradier soit arrivé par le même canal. Mais il ne faut tenir aucun compte de la suggestion d'Eguílaz : « No sé si tendrá alguna relación con este fruto el الحنبول [sic !] *alhanbol* que produce el árbol llamado *Cáf.* » Cette hypothèse, imaginée pour les besoins de la cause, est d'une invraisemblance choquante et a déjà été fâcheusement répétée par Alcover. M. Coromines ne s'est pas non plus inscrit en faux contre cette fiction **ḥanbūl-alambor*; il ajoute simplement : « no se sabe de qué arbol se trata. » Dirons-nous que, s'il avait examiné cette incohérence, il aurait vite fait de relever les fautes transmises par Eguílaz : il ne s'agit pas d'un arbre *Cáf*, mais de غاف, *ġāf* bien connu déjà dans la poésie arabe ancienne, au sens de *Prosopis spicigera* L., et de *Anagyris foetida* L. ; le fruit du bois-puant est une gousse oblongue, un peu arquée, qui renferme quelques graines réniformes violettes ou d'un noir bleuté et s'appelle حنبل *ḥunbul* [1].

Donc il n'y a plus de doute. Le valencien *alambor* étant maintenant débouté de sa prétendue étymologie, qui a mené une existence trop honorable, nous pouvons revenir à notre point de départ. Voici d'abord les définitions d'Aguiló : *alambó* (Mataró) ' espècie de poncems [2] de que

at-turunǧān », forme qui est transcrite chez *Petri Hispani de Lingua arabica libri duo* (éd. P. de Lagarde ; abréviation Alc.), p. 416a24 par *torongīl* ' torongil yerua abejera ' et qui est à la base de l'esp. *torongil*, val. *tarongil*, *tarongina*, avec l'Imāla de l'arabe grenadin, ce qu'a déjà bien vu Dozy (*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, par R. Dozy et W. H. Engelmann, Leyde, 1869), s. v., tandis que la traduction catalane d'Ibn Wāfid, *El Libre de les medicines particulars* (éd. L. Faraudo de Saint-Germain, Barcelona, 1943) mentionne la plante sous la forme *tarongea*, *torongea*, p. 444,8.

1. Le terme botanique *ġāf* apparaît dans les anciens traités des botanistes arabes ; al-Aṣmāʿī († 831) : « le *ġāf* est un arbre qui croît en ʿOmān ; il est mentionné par le poète Du'r-Rumma » (première moitié du VIIIe s.); cf. *Dix anciens traités de philologie arabe*, publ. p. A. Haffner et le P. L. Cheikho, Beyrouth, 1914, p. 574; Abū Ḥanīfa ad-Dīnawārī († 895), dont les livres perdus sont englobés dans le précieux dictionnaire de langue arabe *Al-Muxaṣṣaṣ* d'Ibn Sīda, originaire de Murcie et mort en 1066 : « Le *ʾāf* est un grand arbre qui croît dans le sable ; son fruit, d'une saveur très douce, est contenu dans une gousse appelée *ḥunbul*; cf. *Kitāb aš-šaǧar*, éd. S. Nagelberg, Kirchhain, 1909, p. 16; voir aussi les grands dictionnaires ou commentaires arabes *Lisān al-ʿarab* 11, 17912 ; *Tāǧ al-ʿArūs* 6, 214.

2. Le cat. *poncem* (Aguiló *ponsem* : « miga liura de scorsa (escorça) de *ponsem* », Inv. Vich, a. 1445) *poncir* (trad. cat. Ibn Wāfid, XIVe s. *ponçir*, *poncir*, p. 814, 231, 2628, 448), *ponci*, esp., murc., val. *ponci*, *poncil* (« un fruict ressemblant au citron, mais beaucoup plus gros » [Oudin]), prov. *pounsire*, *pounsiri* (Mistral) ' *Citrus medica* Risso ' a été considéré comme représentant de « pomme de Syrie » ou de *pomum citreum*, *REW*, 6645 (il faut

solen fer confitura', et d'Escrig : ' espècie de taronja de clovella gruixada y plena de tubèrculs, que no més serveix per ferne confitura', et relevons que « dans l'ancienne cuisine on se servait de l'orange amère, là où aujourd'hui on emploie le citron » (Rolland, *Flore*, III, p. 365). Tout cela est important; car nous avons affaire à un type de cédrat caractérisé par l'acidité plus ou moins prononcée de sa pulpe que, le plus habituellement, on mange confite.

Qu'on me permette d'envisager d'abord la question au point de vue de la racine en tant que valeur lexicale. Je ferai donc remarquer qu'en arabe la notion de 'aigre, acide' se traduit par $\sqrt{ḥ\text{-}m\text{-}ḍ}$, qui jouit d'une vitalité puissante dans la langue classique, en andalou et dans les parlers modernes: حامض *ḥāmiḍ* ' acerbus ' (*Voc.*), *hámid* ' agra cosa', Alc., $94a_{39}$; *muhámid* ' azeda cosa ', Alc., $108b_{26}$. Il est vrai qu'il faut relever encore le terme قارص *qāriṣ*, particulier aux parlers maghribins[1] et au maltais (*qàres*) et attesté aussi en hispanique (*Voc.*), qui, à côté de son sens classique de ' piquant, mordant ', y a pris celui de ' âcre, aigre, acidulé'. Or, il est curieux de constater qu'à Rabat on emploie حامض *ḥâmâḍ* au sens de ' citron acide de petit format '; L. Brunot, *Textes arabes de Rabat*, II, Gloss., 184, ajoute que « dans une relation de voyage du XVI^e^ siècle on trouve حامض, sous la plume d'un Marocain. avec le sens de ' citron' ». Le judéo-arabe de Fès emploie (*lîm*) *ḥâmḍ* ' citron ' (L. Brunot-E. Malka, *Gloss. judéo-arabe de Fès*, p. 36). Et dans le Tableau des *Citrus* connus des Arabes anciens et modernes, J.-J. Clément-Mullet[2] énumère parmi les cinquante noms arabes des Hespéridées aussi celui de *'utruǧǧ ḥâmiḍ* ' Citrus medica, fructu acido '. Et finalement le *Vocabulista in arabico* mentionne s. *malgranatum* aussi *ḥâmiḍ*, que Dozy considère comme une

mettre à part le tardif esp. *poncidre*); mais il me paraît plus probable que cat. *poncir*, *poncem* se rattache, en rappelant l'origine chinoise de ce fruit, à une adaptation de l'arabe *ṣīn* ' Chine '; cf. fr. *orange de la Chine*, ital. *arancino della China*, *chinetta*; esp. *naranjo chino*, *de la China*; allem. dial. *appelsina*, *Appelsine*, mod. *Apfelsine*; *Sinneapfel*, *Chinapfel*, *Sineser Apfel*, *pommesina*, *pomesine*, *Sina*; holl. *appel china*, *abpelsina*; arabe algéro-marocain *čīna*, *lētčīn(a)* (< esp. *la China*); voir E. Rolland, *Flore populaire III*, p. 366 ss.; W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, Paris, 1911, p. 455; F. Kluge, *Etym. Wörterbuch d. deutschen Sprache*, s. *Apfelsine*.

1. Cf. *qāriṣ* ' aigre, acide, rance '; Beaussier, *Dict. pratique arabe-franç.*, p. 792; tunisien *qāriṣ* ' citron; citronnier ' et, ce qui est à retenir, aussi ' oseille '.

2. *Sur les noms arabes des végétaux*, *Journal Asiatique*, VI^e^ série, t. XV (1870), p. 38.

' espèce de grenade ', ce qui correspondrait à Rabat au nom d'une variété de grenade (Brunot, *Gloss. Rabat, l. c.*), et au berbère *ḥamamâḍ* ' grenade acide ' (Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 423).

Mais *ḥāmiḍ* n'est pas le seul rejeton que la racine √*ḥ-m-ḍ* ait poussé en arabe. Ce qui est encore assuré, c'est que le type *fuʿʿāl-fuʿʿaiʿl* de la même racine : *ḥummāḍ-ḥummaiḍ*, avec gémination expressive de la seconde radicale, désigne généralement des plantes des groupes *Rumex* (*acetosa*) et *Oxalis* (*acetosella*); voyez Loew, p. 360 : « *ḥammāḍ* und *ḥummēḍ* nennen die Araber viele Rumexarten. » Cf. Alc., 108b$_{29}$ *homáid(a)* ' azedera ', qui correspond exactement au maghribin حمّيض « oseille, patience vésiculaire » (Beaussier), tun. *ḥummîḍa* ' Sauerampfer ' (Stumme, *Tunisische Grammatik*, p. 56), Aulād ʿAlī *ḥemmēḍ*, et qui est aussi connu de plusieurs parlers orientaux (J. Berggren, *Guide français-arabe vulgaire*, s. *oseille*; H. Ducros, *Droguier populaire arabe du Caire*, nr. 90). Mais il faut signaler surtout la glose de l'art. 171 de *Tuḥfat al-aḥbāb* : « *ḥummāḍ*, c'est (en langage populaire) *al-ḥummaiḍa* » qui s'applique aux diverses espèces de *Rumex*.

Ḥummāḍ ' *Oxalis acetosella* L. ' appartient déjà à la langue ancienne; cf. al-Aṣmāʿī, ps. 35, 50; Abū Ḥanīfa (*Muxaṣṣaṣ 11*, 151, 159) et reparaît dans la poésie classique, p. ex. aṭ-Ṭirimmaḥ (éd. Krenkow, London, 1927, p. 87$_4$). Pour les correspondances du mot dans d'autres langues sémitiques, cf. J. Loew, *Aramäische Pflanzennamen*, nr. 125.

Je n'hésite pas à attribuer au schème *fuʿʿaiʿl* la valeur de diminutif (v. S. Fraenkel, *op. cit.*, p. 140; E. Littmann, *Zeitschr. f. Semitistik 4* [1925], p. 31 ss.), fréquent surtout dans les dialectes, de sorte qu'on sera autorisé à le considérer comme une variation spécifiquement familière ou vulgaire de *fuʿʿāl* (« verstärkte Formen des Diminutivs », Nöldeke, *Islam 11*, p. 268); il se retrouve fréquemment employé dans le lexique botanique et figure aussi en hispanique; à côté de جمّيز *ǧummaiz*, *Ficus sycomorus* L., déjà attesté dans la langue classique (> a. esp. *aliumeiz*; A. R. Fontecha, a. 1606 ' higuera egipcia '), je cite au hasard :

خبّيزة *xubbaiza*, *Voc.* s. *malva*; mais Ibn Loyón, 43 v° : خبّاز *xubbāz* (cf. *xobbêiza*, Marçais, *Saïda*, 114; tun. *xubbŷza*, Stumme, *Tun. Gr.*, p. 56).

حرّيقة *ḥurraiqa*, *Voc.* s. *urtica*; Alc. 276b$_{24}$ *hurráyca* ' hortiga yerua ', *Saïda ḥorrêïga*; tun. *ḥurrŷqa*.

قرّاص *qurrāṣ*, *Chrysanthemum Parthenium* PERS. قرّيص *qurraiṣ*, *Urtica urens* L.; Mustaɛīnī d'Ibn Buklāriš, XI^e siècle, ap. Dozy, II, 328b[1]; tun. قرّيصة 'oseille' (Beaussier).

علّيق *ɛullaiq*, *Voc.*, s. *rubus*; Asín, *Glosario de voces romances*, nr. 361, 639; Meyerhof, nr. 293.

Il ne sera pas superflu de rappeler que dans les langues romanes, les noms de plantes se sont souvent allongées à l'aide de suffixes qui, bien des fois, représentent des diminutifs à valeur affective[2].

Le terrain étant ainsi déblayé, nous pouvons nous reporter aussitôt à l'historique de *alambor* : c'est que le goût aigrelet de *Citrus vulgaris* lui a fait appliquer le même nom qu'à l'oseille. Cet affrontement de *ḥummāḍ* et de *alambor* est, à mon sens, une vraie trouvaille. On s'en convaincra en étudiant le sens et la forme de ce mot. Commençons par les textes.

Dans la *Relation de l'Égypte par Abd-allatif* (Paris, 1810) p. 117, Silvestre de Sacy cite le passage suivant : « Ebn-Ayyaz (c'est M. b. A. b. Iyās, † 1524; Brockelm., II, 295) dans sa grande *Histoire d'Égypte*, dit : 'Parmi les productions de ce pays, il faut compter le citron, le *cabbad* (= كبّاد *kubbād*), le limon, l'orange, et le *hammadh schoaïri* (الحمّاض الشعيرى *al-ḥummāḍ aš-šaɛīrī*, peut-être la bigarade)... » Et J.-J. Clément-Mullet (*op. cit.*, p. 25) ajoute à ce passage que « dans le catalogue des orangers de la description de l'Égypte (t. II, p. 71)... viendrait... une autre espèce qui paraît celle qui est citée par Ibn-Ayyaz, puisqu'elle porte les noms de ليمون حمّاض شعيرى, et qu'elle est définie ainsi : limon apice conico, medulla valde acida »[3].

1. Cf. Meyerhof, nr. 14.

2. Cf. A. Steiger, *Vom Hopfen*. Westöstliche Abhandlungen Rudolf Tschudi z. siebzigsten Geburtstag, Wiesbaden, 1954, p. 105 s.

3. Il ne sera pas superflu d'ajouter ici la définition que J.-J. Clément-Mullet (*op. cit.*, p. 34) a recueillie du dictionnaire arabe moderne aš-Šaḏūr (الشذور الذهبية فى الألفاظ الطبية, dictionnaire des termes anciens et modernes d'histoire naturelle, des sciences médicales) : « *Istiyūb* en persan, c'est pour les Arabes le *ẓanbūɛ*. Il y en a deux espèces, l'une d'elles provenant de la greffe des branches du citronnier connu sous le nom de *kubbād*; la seconde, de la greffe de ces mêmes branches sur le limonnier. Ce fruit est allongé ; on le trouve en Égypte où il est nommé *al-ḥummāḍ aš-šaɛīrī* ».

Je n'ai pas réussi à identifier le mot *'istiyūb* dans les lexiques persans; par contre, ce

Le *Tāǧ al-ɛArūs*, t. 5, 23$_{13}$, citant le témoignage de *Asās al-balāġa* d'az-Zamaxšarī († 1144), nous rapporte ceci :

ويقال لما في جوف الأترج حماض : بارد يابس في الثالثة يجلو الكلف واللون طلاء ويقمع الصفراء ويشهى الطعام وينفع من الخفقان الحار ويطيب النكهة مشروبا وينفع من الاسهال الصفراوى ويوافق المحمومين

Je fais suivre l'interprétation de Lane 645b : " what is in the interior of the (kind of citron called) اترجّ *'utruǧǧ*; it is cold and dry in the

qui est assez curieux, *'astiyūb* est enregistré par Aḥmed Issa Bey, *Dictionnaire des noms de plantes*, Le Caire, 1930, p. 158, 20, où il est identifié avec *Rumex patientia* L. 'patience, oseille, épinard', à côté des synonymes *ḥummāḍ al-baqar*, *ḥāmiḍ al-barr*, *silq barrī*. Nous serions donc en présence d'un emprunt né par suite d'une sorte de choc en retour, ce qui prouverait à nouveau l'étroite relation qui existe entre les deux termes désignant des plantes amères et acides : l'oseille et la bigarade. Remarquons d'ailleurs que les anciens droguiers arabes signalent parfois l'écorce et les graines du citron comme succédané du *ḥummāḍ* 'oseille'; cf. *Mechithars Trost bei Fiebern*, éd., trad., E. Seidel, Leipzig, 1908, p. 154.

Nous venons de relever un autre synonyme de la bigarade : *kubbād* qui lui aussi possède son doublet dans le schème *kubbaiḍ : kubbēd* '*Citrus Bigaradia* DUH.' apparaît en Égypte (cf. G. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen*, Berlin, 1912, p. 68); *kubbeid* '*Citrus aurantium v. vulgaris*, W. et A.' en Palestine (J. E. Dinsmore-G. Dalman, *Die Pflanzen Palästinas*, Leipzig, 1911, nr. 389a); l'arabe de Syrie connaît *kabbād* 'cédrat à écorce rugueuse'; Beyrouth et Liban : *kubbād* (cf. A. Barthélemy, *Dictionnaire arabe-français (Dialectes de Syrie)*.

Enfin, nous voyons mentionné un troisième type *fuɛɛaiḷ : xommēš* '*Citrus aurantium* L.', '*Citrus Bigaradia* LOIS.', qu'a rapporté Forskål de la flore du Yaman; cf. Schweinfurth, *op. cit.*, p. 92, 176; E. Littmann, *op. cit.*, p. 34, 36.

Chose remarquable : l'obscurité résultant de cette complexité de formes trouve son pendant en persan qui possède outre le terme *nāranǧ* encore le groupe *bālang-bādrang-wārang* dont le sens n'est pas seulement 'cédrat' mais aussi 'species cucumeri' (cf. P. Horn, *Grundriss d. neupersischen Etymologie*, nr. 53; H. Hübschmann, *Persische Studien*, p. 22). Il y aura sans doute lieu de pousser plus loin les rapprochements que suggère cette particularité. Ou s'agirait-il plutôt de nuances de certaines espèces voisines? La définition suivante flatterait cette opinion : *bālang* 'mali citrei (*turunǧ*) species perdulcis et iucunda, quae condiendo adhibetur' (Vullers, *Lexicon persico-latinum*, p. 182a).

Cela fait, il est difficile de méconnaître la parenté de toutes ces formes qui représentent vraisemblablement des variantes dialectales, tirées de la même base d'origine, qui reste à trouver. Le sanscrit *mātuluṅga* '*Citrus medica*' y serait-il aussi engagé?

third degree; used as a liniment, it removes freckles and the like and clears the complexion; and it suppresses the yellow bile; and gives appetite for food; and it is good for hot palpitation; and made into a beverage, it sweetens the odour of the mouth; and is good for looseness arising from yellow bile; and is suitable for those who are fevered." On peut en outre porter à l'actif de cette interprétation ce que Lane ajoute : "In the present day, in Egypt, this name is applied to : a species of citron, itself, with a conical apex and very acid pulp."

Je trouve une définition analogue dans le *'Aqrab al-mawārid*, 231b :

حمّاض الأترج اى الكبّاد : ما فى جوفه داخل اللبّ

« *ḥummāḍ*, c'est *al-'utruǧǧ* ou *al-kubbād* : ce qui se trouve dans sa pulpe [1].»

A côté de cette forme *ḥummāḍ*, le *Tāǧ*, *ṣ*, 237 a fine cite encore : حمّاضيّة *ḥummāḍīya* "a confection composed of حمّاض *ḥummāḍ* of the اترجّ *'utruǧǧ*" (Lane).

والحمّاضية معجون يركب من حماض الاترجّ

Cette certitude de cohérence sémantique est renforcée encore par un fait singulier, propre à montrer que ces relations et rapports inverses furent anciens, réguliers et constants. Dans le *Kitāb al-filāḥa*, composé par Ibn al-ʿAwwām de Séville (qui paraît avoir vécu pendant la deuxième moitié du XII[e] siècle; éd. J. A. Banqueri, Madrid, 1802; trad. française Clément-Mullet : *Le livre de l'agriculture d'Ibn al-Awam*, Paris, 1864-67) figurent à plusieurs reprises بستنبو *bastanbū*, p. 315, 318, بستنبون *bastanbūn*, p. 323 (Clément-Mullet transcrit *bostambo*, *bostamboun*), formes qu'il

1. C'est encore la définition de Mechithar (*op. cit.*, p. 216); de Dā'ūd al-Anṭākī (*Tadkīrat ūli 'l-albāb*, Le Caire, 1324, p. 32. C'est à peu près dans le même sens que l'arabe emploie *šaḥma* et *lubb*, et le persan *gōšt* (گشت ترنج); cf. Vullers, p. 1052a. On lit dans le commentaire à Mechithar (*loc. cit.*) : « Von den nach dem Vorbilde Galens im Orient medizinisch hauptsächlich verwendeten Teilen kommt für Mechithar lediglich in Betracht das um die Kerne herumsitzende, von Abū Manṣūr einfach als Saft (pers. *āb* 'aqua', cf. aussi pers. *ābast*, *abist*, *ibast* 'pulpa mali citrei', Vullers) erklärte Sauer (ar. *ḥummāḍ*, griech. ὀξύς bei Galen), welches wegen seiner Schwerverdaulichkeit mittelst Honig und Gewürzen zu einer Konfitüre verarbeitet wurde. »

faut certainement rapprocher de أُستنبوتى *ustunbūtī* enregistré par Ibn Loyón (Dozy, *Suppl.*, s. v.). Or, ces termes s'emploient concurremment avec un synonyme de *alambor* : زنبوع *zanbūɛ-zunbūɛ* (> esp. *azamboa*, cf. p. 233) :

البستنبون وهو الزنبوع « le *bastanbūn*, qui est le *azamboa* ». Clément-Mullet, on se le rappelle (cf. ci-dessus, p. 237, n. 3), remplace la forme *bastanbūn* par *'istiyūb*. Mais cette substitution n'est qu'une conjecture malheureuse. L'identification des termes employés par Ibn al-ɛAu̯wām est sujette à caution ; les noms indigènes sont parfois transmis d'une manière erronée. Les confusions qui se produisent dans l'orthographe des documents écrits sont familières à quiconque s'occupe de termes techniques contenus dans les manuscrits arabes. En réalité, il paraît difficile de ne pas reconnaître notre mot dans la nomenclature berbère de l'oseille qui, elle aussi, est à rapporter à une racine √SMM : *asmam* 'aigre' (Zouaoua). Nous ne citerons que quelques exemples qui s'appliquent dans nombre de parlers berbères à diverses espèces de Rumex : *ba semmum* (Destaing), *bersemman*, *asemmamuṯ*, *taṣommumt*, *ṯasmunt*, *hasemmunt*, *tabusemmunt*, Ahaggar *tănesmimt* [1]. La plante est déjà signalée par Ibn al-Baiṭār : *tāsemmunt* (nr. 402). Mais le témoignage le plus précieux se retrouve chez Maïmonide : « *ḥummāḍ* est appelé en berbère *tāsamāmt* » (Meyerhof, nr. 150). En rapprochant cette explication de celle que nous fournit Ibn al-ɛAu̯wām, nous nous rendons parfaitement compte de la transposition du nom d'une plante bien connue pour son amertume et son aigreur.

En tout cas, j'incline à croire que le terme (*b*)*asemmum-tāsemmumt-tāsamāmt* a dû être estropié dans le manuscrit d'Ibn al-ɛAu̯wām ; le fait que

1. Voir surtout R. Basset, *Les noms berbères des plantes dans le traité des simples d'Ibn el Beïtar*, Extrait du *Giornale della Società Asiatica Italiana*, 12, p. 8, qui range les dérivés de 's'aigrir' sous trois racines : √SMM, √SMN, √ŠMM ; E. Laoust, *Mots et choses berbères*, p. 483, 489, 494, 498 ; *Dict. franç.-berbère*, comp. par ordre de M. le Ministre de la Guerre, Paris, 1884 ; E. Destaing, *Vocabulaire franç.-berbère (Tachelḥît du Soûs)*, Paris, 1920 ; Le P. de Foucauld, *Dict. abrégé touareg-français* (Ahaggar), Alger, 1918-20, II, 602. Le fait que déjà les parlers berbères, où notre mot est fréquemment documenté, offrent des variantes aberrantes, confirmerait en quelque sorte les diverses graphies des documents hispaniques. Retenons aussi que les graines des différentes espèces de Rumex ont joué un rôle important dans le droguier oriental ; on les a employées comme dépuratif du sang, comme tonique de l'estomac et comme astringent.

l'auteur l'identifie à l'aide du synonyme *ẓanbūɛ* indique d'ailleurs qu'il s'agit d'un mot étranger.

Je ne sais trop que penser de *ẓanbūɛ-ẓunbūɛ*. Il n'est pas oiseux de remarquer que l'origine berbère, proposée par Dozy, n'a pas fait fortune (cf. Renaud-Colin, *Tuḥfat al-aḥbāb,* nr. 279). Le mot se présente dans les parlers berbères avec un ɛ ou un *ḥ* : *tazenbuɛat*, *zenbuăɛ-bu-sala* 'citron', *ẓẓinbuăɛ* 'cédrat', *ẓẓĕnbŭḥ* 'citron' [1]. Ceci nous autorise à croire que c'est un emprunt à l'arabe, les phonèmes ɛ et *ḥ* étant étrangers à l'ancien consonantisme berbère. Cette idée d'un emprunt jette un éclat soudain sur notre vocable énigmatique. Tout en prenant mes précautions, il me sera permis de demander si l'historique de *ẓanbūɛ* n'offre pas un digne pendant à l'évolution sémantique qui s'est opérée dans l'acception de *ḥummāḍ*. Il s'agit de la désignation de deux plantes qui, elles aussi, ont été confondues avec *ḥummāḍ-ḥummaiḍ*. C'est حنزاب *ḥinẓāb* '*Emex spinosus* (L.) *Camp.*' et '*Daucus carota* L. var. *Boissieri* WITTM.'. Cette carotte des Anciens était une espèce sauvage dont la racine était âcre au goût et qui se prêterait ainsi à confusion entre des plantes ou des fruits à odeur de citron [2]. Une étude approfondie du vocabulaire botanique arabe révélera plus d'une confusion analogue. Mais *ḥinẓāb* a une variante ancienne, attestée par le témoignage d'al-Aṣmāɛī (*op. cit.*, p. 30) : حنزوب *ḥunẓūb*. C'est précisément ce type qui expliquerait d'une façon satisfaisante la structure de *ẓunbūɛ-ẓanbūɛ*. Or, il se trouve à son tour — le fait vaut d'être signalé — une forme arabe de l'Algérie qui surgit comme un reflet de *ḥinẓāb* : c'est *ẓĕnbāɛ-ẓĕmbāɛ* 'cédrat (*ṭṛŏnǧ*)', relevé dans le vieux centre urbain de Djidjelli (cf. Ph. Marçais, *Textes arabes de Djidjelli*, Paris, 1954, p. 210). Je remarque enfin l'existence de *lḥanzab* 'oseille sauvage' dans le parler berbère des A. Baâmran, inséré par E. Laoust dans *Mots et choses berbères*, p. 505. Voici comment on peut supposer, en attendant mieux, que l'interprétation phonétique se présente. Les deux fricatives

1. Cf. Laoust, p. 423 ; Destaing, s. *citron* ; Laoust, *Dialecte berbère des Ntifa*, p. 68.

2. L'application de la notion 'aigre, acide' à des noms de plantes est un phénomène bien connu dans nombre de langues ; cf. gr. ὀξυλάπαθον, gr. moyen ὀξαλίς (B. Langkavel, *Botanik d. späteren Griechen*, p. 89), lat. *acetu-* > esp. *acedera*, port. *azeda(s)*, *azedinhas* ; *acidula* > franç. *oseille* ; allem. *Sauerampfer*, etc. Les formes suivantes du persan se tirent aussi sans difficulté du type ترش *tur(u)š* 'acid, tart, sour' : *turšak* 'wood sorrel', *turušgiyā* 'wild sorrel', *turuša* 'wild sorrel', *turšīnak* 'garden sorrel' (v. Steingass, *Persian-English Dictionary*, s. v.).

laryngales *ḥ* et ε, d'articulation voisine, sont en rapport alternant de sourde à sonore; l'alternance *ḥ* : ε (*zunbūḥ* > *zunbūε*) pourrait être considérée comme un exemple d'assimilation de sonorité à distance. La plupart des traités phonétiques sur les parlers arabes modernes nous enseignent en outre que la métathèse est assez répandue dans les racines qui contiennent une laryngale; mais en réalité, il faudrait admettre, dans ce quadrilitère à dernière voyelle longue, le fait assez singulier d'une dislocation de trois phonèmes ricochant de place en place et déformant l'armature autochtone du mot. Peut-être pareille anomalie est-elle fondée sur quelque contagion analogique; il suffit qu'elle vive dans la bouche du peuple jusqu'au jour où, franchissant les échelons de la hiérarchie sociale et culturelle, elle obtiendra droit de cité dans la langue écrite. On aurait donc : *ḥunzūb*-(**zunḥūb*)-*zunbūḥ*-*zunbūε*, avec la variante *ḥinzāb*-**zinbāḥ*-*zĕnbāε*. Il reste donc acquis que les altérations phonétiques n'apportent pas d'obstacles insurmontables à l'hypothèse proposée et le rapprochement sémantique est instructif à cet égard; mais il faudrait, pour trancher la question, poursuivre sur l'aire de *zanbūε* une enquête minutieuse dans tous les parlers maghribins; les quelques faits réunis ici n'autorisent que des conclusions provisoires.

Mais revenons à notre type valencien *alambor*. Sa forme ne paraît pas correspondre, à première vue, au représentant phonétique régulier de *alḥummāḍ*. Mais il n'y a là rien qui répugne à une filiation exacte. Il suffit, pour le faire comprendre, de mettre en pleine lumière quelques particularités intéressantes de la phonétique arabe. Quant au changement de *ā* > *å* > *o* en syllabe tonique, sous l'influence d'une emphatique, il ne fait pas difficulté : *å* apparaît lorsque la voyelle se trouve dans le voisinage immédiat d'une emphatique ou de *q*; le processus est habituel dans tous les dialectes et déjà noté par les anciens grammairiens arabes. Il se produit donc une accommodation à l'articulation voisine, une vélarisation très caractéristique résultant de la tension des organes vocaux. On reconnaît ainsi à la seule présence d'un *å* vélaire (et, en moindre degré d'un *ū*, *ī* à timbre ouvert) qu'il y a une emphatique parmi les phonèmes voisins (ط *ṭ*, ض [ظ], *ḍ*, ص *ṣ*) : l'*o* de *alambor* au lieu de *a* constitue donc une résonance de l'articulation emphatique de la consonne environnante [1].

Les vocalisations différentes de la première syllabe *a*, *i*, *ə* à côté de *u*

1. Cf. A. Steiger, *Contribución a la fonética hispano-árabe*, §§ 4; 38.

n'ont rien d'anormal dans les dialectes ; la forme hispanique reporte à la variante *ḥammāḍ*, signalée dans nombre de parlers modernes.

Quant à la transcription du ض *-ḍ* final par *-r*, l'interprétation ne fait pas de doute après les remarques lumineuses de G. Colin (*Hespéris, 10* [1939], p. 96-104 [1]) ; ici la prononciation comme latérale fricative emphatique s'est confondue avec celle de *-l* (cf. cat. [*ar*]*raval*, top. *Raval* [Alicante]) ; le passage de latérale à vibrante a dû être provoqué par l'action dissimilatrice du premier *l*. Dans le centre de l'Afrique, des parlers de nomades ont du reste une prononciation du *ḍ* analogue à celle d'un *ṛ* vélarisé (type أبيض *'abyaḍ* > *ābiaṛ*, بيض *baiḍ* > *baiṛa* [2]).

Reste à expliquer la différenciation de la géminée *mm* > *mb*, qu'on retrouve ailleurs sporadiquement [3], mais qui reste un phénomène plutôt isolé ; tout au plus pourrait-on le rapprocher de la présence très fréquente d'un *u* furtif après la nasale labiale *mm* : *ḥummuêḍa* 'oseille', *ṛommuān* 'grenade' [4]. Des affrications de ce genre ont été observées dans nombre de parlers maghribins et en Arabie. Mais il est bon de faire remarquer que *alambor* a pignon sur rue en Arabie : notre exemple est d'autant moins

1 .Cf. aussi A. Steiger, *Contribución a la fonética del hispano-árabe*, §§ 2d ; 21c. A la bibliographie que j'ai citée dans ce livre, il faut ajouter maintenant celle qui se rapporte à l'articulation du ض *ḍ* comme une latérale emphatique, « une sorte de l lourd », ou comme le *ł* slave, relevée en Arabie du Sud, dans tout le pays de Daṯīna et dans les parlers des tribus ḥimyarites ; voyez C. Landberg, *Arabica V*, p. 167 ; *Ḥaḍramoût*, p. 637 ; *Daṯīna*, p. 1189 ss. ; J. Cantineau, *Le dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 57 s.

2. Voir G. Kampffmeyer, *Materialien z. Studium d. arab. Beduinendialekte Innerafrikas*, Mitteilungen. d. Sem. f. orient. Sprachen II (1899), p. 148 ss.

3. Cf. R. Růžička, *Konsonant. Dissimilation i. d. semit. Sprachen*, p. 77 ; M. Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes*, p. 137. On peut rapprocher de cette différenciation le cas inverse *-bb-* > *-mb-* qui est encore assez commun dans les parlers arabes, p. ex. *dabbūs* 'épingle' — (Levant) *dambūs*, *qabbūs* 'massue' — (Daṯīna) *qambūs*, etc. Mais pour en revenir à notre cas particulier, je puis fournir à l'appui de *ḥummāḍ* > *alambor* une anomalie tout à fait identique. Soit le nom du pois chiche, *Cicer arietinum* L. La vocalisation du mot dans la langue classique *ḥimmaṣ* ne s'est pas conservée dans les dialectes modernes. Dans les parlers orientaux (et aussi dans certaines régions du Maghrib) apparaît une forme *ḥummuṣ* qui en Daṯīna présente le même résultat de la différenciation *mm* > *mb* : *ḥumbuṣ* (Landberg, *Daṯīna*, p. 342) dont la répercussion lointaine est solidement établie dans la transcription de Sérapion : *chemps* (cf. C. Dubler, *op. cit.*, p. 132).

4. Cf. L. Brunot, *Textes arabes de Rabat, II*. Glossaire, p. 185 ; W. Marçais, *Le dialecte arabe des Ulâd Brahîm de Saïda*, p. 24 ; J. Cantineau, *op. cit.*, p. 36 ; *Les parlers arabes du Ḥōran*, p. 95.

suspect qu'il se trouve singulièrement appuyé par l'existence de *ḥummāḍ* 'oseille' sous la forme *ḥambâz* qu'a relevée A. Musil (*Arabia Deserta*, New York, 1927, ps. 128, 187, 328) [1]. Je lui crois donc aussi quelque bien dans le parler arabe de Valence. Nous voilà tout à fait édifiés. C'est une étymologie qui saute, pour ainsi dire, aux yeux, du moment qu'on replace le nom dans le milieu des réalités historiques.

Arnald STEIGER.

1. La plante a été exactement identifiée par J. Velenovsky, *Plantae arabicae Musilianae*. Sitzungsberichte d. königl. böhmischen Gesellschaft d. Wissenschaften, Prag, 1911, p. 2 ; « *Rumex vesicarius* L. : *ḥambāz*, distr. Sowwan ». Et pour former le cercle, il faut indubitablement rattacher à cet exemple la variante recueillie par Musil (*op. cit.*, p. 328) : *ḥumbeiz* (< *ḥummaiḍ*) '*Emex spinosus* L.' ; elle nous frappe par son rapport de sens et de forme, car elle est tout à fait en harmonie avec son doublet *ḥambāz* < *ḥummāḍ*.